L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 9 NOVEMBRE 1891. 65ème Année

Dufour & Dennes. Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 9 NOVEMBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT,

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par M. Farrantelli, Constable de la Première Cour de Cité, à son entrepôt, rue Lafayette, entre St Charles et Carondelet—Un lot de meubles de maison et une machine à coudre.

Un congrès international qui marquera dans l'histoire.

Il s'est tenu, dernièrement, à Berne, Suisse, un congrès international qui, si nous ne nous trompons—dit le *Temps*—marquera dans l'histoire. Ce congrès, limité d'abord à l'étude de la question des accidents du travail, a, de discussions en discussions, retourné si bien sous toutes ses faces le grave problème de la sécurité des travailleurs, qu'il a fini par étendre à toute la question des assurances sociales le champ de son action et par modifier jusqu'à son objet même: désormais il s'intitulera Congrès des accidents du travail et des assurances sociales. Fait caractéristique: cette transformation a été décidée sur la proposition de l'un des représentants les plus éminents des idées dites françaises ou latines, l'honorable M. Cheysson. Elles sont toutes favorables, on le voit, à la liberté individuelle, à l'initiative privée, à l'endiguement de l'Etat. On a coutume de les opposer aux idées dites germaniques, plus enclines à laisser déborder celui-ci dût la liberté privée en être submergée. Au début du congrès, il avait semblé que deux camps bien tranchés allaient se former: l'un, composé des partisans de l'Etat-Providence; l'autre, comprenant tous les défenseurs du droit individuel. Dans le premier, se rangeaient notamment les Allemands, fervents adeptes de l'intervention de l'Etat en matière d'assurances ouvrières; dans le second, les Français et, d'une façon plus générale, les membres de race latine, soucieux de préserver l'ouvrier contre les empiètements et contre l'arbitraire du pouvoir. Or, peu à peu, il s'est opéré, sinon une fusion complète, du moins un rapprochement des plus remarquables entre ces groupes divers. De tendances et de doctrines en apparence rivales il s'est dégagé une opinion moyenne, presque une théorie nouvelle, d'où peuvent sortir de bien considérables changements.

On est tombé d'accord pour reconnaître que les conditions modernes du travail ont révélé des situations auxquelles le droit ancien n'avait pu parer. Des risques se sont dévoilés auxquels le travailleur n'est pas maître de se soustraire. Ce sont en quelque sorte, suivant l'expression de M. Cheysson, des risques professionnels. Ils peuvent être scientifiquement déterminés et, par conséquent, faire l'objet d'assurances régulières. Ces assurances, l'Etat n'a pas à s'en charger, car il aurait à assumer des responsabilités, infiniment trop lourdes; mais il doit veiller à ce qu'elles fonctionnent, car, à leur défaut, il verrait le plus souvent retomber sur lui le poids de l'imprévoyance des individus; le budget de l'assistance publique serait exposé à grossir. Le système qui consiste à rendre l'Etat assureur doit donc être repoussé; point d'assurance par l'Etat, mais l'assurance rendue obligatoire. La liberté suscitera les modes d'assurances; ils varieront suivant les professions, les régions, les pays; tantôt ils se développeront grâce aux associations de travailleurs, aux unions de métiers, aux syndicats professionnels; et tantôt ce sera grâce à des compagnies d'assurances proprement dites ou bien encore sous l'influence d'associations patronales. On peut attendre les combinaisons les plus diverses et les plus fécondes de cette émulation forcée. En Allemagne, où les corporations tiennent une si grande place, elles sont la base naturelle de l'organisation des assurances; en France, les syndicats pourraient aspirer à ce rôle. Toutes les initiatives seraient les bienvenues, et elles ne pourraient pas manquer de surgir de toutes parts, le principe de l'assurance obligatoire étant admis. Ainsi, l'Etat apparaîtrait comme le moteur de la prévoyance individuelle.

On sent immédiatement que de points d'interrogation appelle cette conception. L'assurance devenue obligatoire, à qui incomberait le payement des primes d'assurances? Serait-ce aux ouvriers exclusivement? Ou bien aux patrons seuls? Ou bien aux uns et aux autres et dans quelle proportion? L'Etat n'aurait-il pas, lui aussi, une part des primes à supporter? On aurait avant peu, en France, à examiner toutes ces questions; notre Parlement est, en effet, saisi d'un projet de loi qui les soulève toutes. Très sagement, le congrès de Berne s'est borné à émettre, quant aux accidents, le vœu qu'ils soient autant que possible prévenus par l'action commune des initiatives individuelles, des associations et de l'Etat, et que les conséquences en soient réparées "au moyen d'assurances fondées sur des statistiques soigneusement établies et organisées dans chaque pays, suivant le système qui s'adapte le mieux à ses conditions particulières." Ces termes si mesurés ne pouvaient que rencontrer une adhésion unanime; mais ils ne reflètent qu'imparfaitement les conclusions morales qui se sont dégagées du débat tout entier. En fait, le congrès de Berne a pris à tâche de concilier le respect du droit individuel avec les devoirs sociaux de l'Etat. Voilà quelle a été sa préoccupation dominante. Libéraux et autoritaires se seront mis, avec un amour égal du progrès, en quête de solutions pratiques pour protéger mieux que par le passé les travailleurs, et, dans cette recherche commune, des divergences, regardées jusqu'ici comme absolues et comme indestructibles, se sont effacées; on a entrevu que l'Etat pourrait, sans violer aucun principe, ne point faire profession d'indifférence en matière sociale et qu'il serait fondé à déployer sa puissance, à la condition de la mettre au service de la liberté.

L'esprit d'autrefois:

Dans le temps que Charles Nodier, tout jeune encore, était employé au ministère de l'intérieur, François (de Neufchâteau) le fit appeler, un jour, dans son cabinet et lui dit:

—On se plaint, monsieur, de votre inexactitude; vous arrivez toujours trop tard à votre bureau.

—Ah! monseigneur, répondit Nodier, je pars, cependant, de chez moi assez tôt pour ne pas être en faute.

—Eh! qui vous retarde?

—C'est que le théâtre de Polichinelle se trouve sur ma route.

—Alors comment se fait-il donc que je ne vous y aie jamais vu.

L'esprit d'autrefois:

M. Casimir Bonjour, candidat à l'Académie, se présente, un jour, pour faire sa demie visite chez un des Quarante. Une femme de chambre vient lui ouvrir la porte:

—Votre nom, monsieur? dit-elle.

Le candidat répond avec son plus gracieux sourire:

—Bonjour.

Flattée de cette politesse, la jeune fille répond:

—Bonjour monsieur; voulez-vous me dire votre nom?

—Je vous dis: Bonjour.

—Et moi aussi, bonjour, monsieur; qui faut-il que j'annonce?

—Eh! Bonjour, c'est mon nom!

La camériste comprit alors qu'au lieu de dire: bonjour, monsieur, il fallait dire: monsieur Bonjour.

En police correctionnelle:

—Comment avez-vous pu jeter, demande le président à une jeune femme, le contenu d'un encrier à la face de madame?

—C'est bien simple, m'sieur le président: je n'ai pas pu me procurer de vitriol!

FEUILLETON.

LES Deux Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE.

Frère et Sœur.

(*Suite.*)

Cette apparence pouvait tromper comme toutes les autres, mais ce n'était guère vraisemblable, tant le visage était ouvert, empreint de franchise et sympathique.

Les trois voyageuses descendaient du même train que le jeune homme qui venait de se perdre dans le dédale de rues étroites de Pontcharra, mais certainement elles n'avaient pas fait la route dans son compartiment.

La demoiselle appartenait à un autre monde, pas meilleur peut-être, mais infiniment plus riche.

Ce point n'était pas douteux.

Celle que nous supposons, sur sa simple vue, la gouvernante fit un pas à l'intérieur du cabaret.

Mais elle recula aussitôt.

Malgré le soleil qui pénétrait à flots par les fenêtres et la porte largement ouverte, malgré l'air vif qui balayait les odeurs de cabaret que les buveurs et les gens qui fument laissent après eux, la dame se retira comme si quelque ivrogne l'eût prise à la gorge.

Un banc vert s'étendait devant le chalet sous une voûte de glycines et de vignes.

—Asseyez-vous là, dit-elle à la jeune fille, et n'entrez pas dans ce bouge, mon enfant. Quel parfum, Jésus!

Et s'adressant à la femme de chambre:

—Vous, Suzanne, ma bonne, tâchez de voir si on peut se procurer deux verres d'eau, de l'eau claire et du sucre. Pas besoin d'autre chose.... J'ai de la fleur d'oranger.

Elle tira d'un petit sac de maroquin rouge un flacon de cristal enveloppé d'un treillis de fil d'or et le déboucha.

—Elle est très bonne, dit-elle. On ne saurait prendre trop de précautions en voyage. Dans ces trous on n'a rien de propre.

—Pourquoi nous y envoie-t-on? demanda la jeune fille.

—Pour vous distraire et puis....

Elle hésita une seconde.

—Parce que le docteur Chambay me juge très malade, n'est-ce pas? acheva la demoiselle.

La gouvernante protesta avec énergie.

—Très malade, non...... autrement ce ne serait pas moi qui vous accompagnerais, mais votre mère...... Souffrante seulement...... Fatiguée...... L'hiver a été trop agité...... Des fêtes chaque soir, des nuits au bal, le théâtre...... Un peu de repos vous remettra.

—A Allevard! fit la jeune fille, avec une amertume mêlée de malice...... Avez-vous lu les guides, ma bonne madame Bernard?

—Mais....

—Moi, je les étudie avec soin.... Au Mont-Dore, à Allevard, quand on expédie une malade c'est qu'on la croit perdue!

—Quelle folie!

—Lisez vous-même!

Elle tira de sa poche un guide diamant et le tendit à la gouvernante qui le repoussa avec horreur.

—Si je pensais que vous eussiez de telles idées, dit-elle, je vous reconduirais à Paris par le premier train.

—Allons, ne vous fâchez pas. Il faut obéir à ses père et mère, ma chère Bernard, et aux docteurs qu'ils vous imposent. Vous verrez comme j'exécuterai docilement les ordonnances.... Vous serez contente de moi, je vous jure.... D'ailleurs, le pays est superbe et nous ferons des excursions.... Les excursions ne nous sont pas interdites, je suppose?

—Au contraire.

La femme de chambre apportait deux verres d'eau sur un plateau.

Elle en offrit un à sa maîtresse, après que la gouvernante y eut ajouté quelques gouttes de son excellente fleur d'oranger.

—Et cette voiture qui se fait attendre, grommela-t-elle. Quand arriverons-nous?

—Nous avons le temps, répliqua gaiement la jeune fille.... Treize kilomètres.... C'est bientôt fait.

—Treize kilomètres! Comment le savez-vous?

—Et mon guide?

—Ah! j'oubliais. Mais vous savez aussi que la route est horrible.... avec des côtes, des ravins....à ce que nous disait ce loueur qui ne revient pas..

—Elle en sera plus agréable.

C'était peut être vrai.

Cette route est pittoresque mais terriblement accidentée.

De Pontcharra à Allevard, c'est à peu près comme si on tournait en suivant les lacets des chemins qui grimpent aux flancs des Pyrénées et des Alpes.

D'ailleurs on est dans la région superbe des Alpes du Dauphiné qui valent les autres?

Notre jeune piéton en admirait depuis deux heures les merveilles qui changent à chaque minute.

Il marchait sans se presser, s'arrêtant aux points d'où il découvrait quelque aspect frappant, sur les cimes au-dessous desquelles se développe l'ensemble des montagnes d'Allevard, leurs vieux châteaux en ruines, noyés dans la verdure des grands arbres, les gorges abruptes, les vallons étroits et profonds avec leurs torrents furieux et leurs cascatelles aux blanches écumes.

Il descendait les pentes du célèbre mont qui sépare les vallées du Graisivaudan et d'Allevard et porte le nom singulier de Brame-Farine—cri des bêtes fauves ou cri de misère! Les savants ne s'entendent pas plus sur ce point là que sur les autres—et il venait de s'asseoir sur un talus abrupte, au tournant de la route bordée par un parapet naturel taillé dans le roc, quand son oreille fut frappée par un bruit étrange.

Il se tourna brusquement du côté d'où venait ce bruit.

C'était un fracas de grelots secoués par des chevaux trottant à fond de train, compliqué du tapage d'une mauvaise voiture ferraillant, de coups de fouet sonores, de jurons masculins et de cris de femmes.

Le jeune homme se dressa sur son talus, mais il ne pouvait rien apercevoir.

La route forme un coude à cet endroit et de grands arbres inclinés sur le chemin masquaient la vue, à moins de cent pas du lieu où il se trouvait.

Bientôt néanmoins l'équipage apparut, conduit par un jeune rustre inexpérimenté qui, sans cesser d'exciter ses haridelles, se tournait vers la gouvernante qui, debout dans la calèche, discutait avec lui de la façon la plus véhémente.

La jeune fille de Pontcharra, assise au fond de la calèche, semblait assez indifférente à cette querelle, tandis que la femme de chambre, debout comme la gouvernante, essayait d'arrêter le conducteur, qui continuait à rosser son attelage.

Le danger, sans être imminent, pouvait le devenir, sans compter ce que les injures de ce butor avaient de blessant pour les oreilles des trois femmes.

A deux cents mètres environ de l'endroit où se trouvait le touriste, dans un tournant, une sorte de parapet de roches semblait barrer le chemin. Un faux mouvement du cocher eût donc précipité l'équipage dans un véritable abîme.

Les yeux de la femme de chambre rencontrèrent ceux de l'inconnu et parurent implorer son secours.

Il se précipita à la tête des chevaux, saisit d'une main de fer la bride de celui qui se trouvait à sa portée et, en se laissant entraîner à quelques pas de là, il amena la voiture, par une manœuvre adroitement calculée, jusqu'auprès du talus où elle s'arrêta.

Aussitôt, légère comme un oiseau, la jeune fille à la robe blanche rayée de bleu sauta à terre et tomba dans les bras du jeune homme, tandis que le conducteur apostrophait ses voyageuses en termes grossiers à cause de la peur inutile qu'elles venaient de montrer.

Il lui échappa un mot si malsonnant que le touriste en fut scandalisé.

D'un bras vigoureux, il saisit le malappris par le cou, comme il aurait pu faire d'un chat maigre, et le déposa sur un tas de pierres, délicatement.

Le gars de Pontcharra, humilié d'être ainsi cueilli sur son siège, voulut riposter et leva son fouet sur son agresseur.

L'autre saisit le perpignan, le plia comme un cerceau entre ses doigts et le lança au fond d'un ravin, à trente mètres de la route.

Alors on s'expliqua.

Les dames, très prudentes, voulaient marcher d'une allure modérée. Le conducteur galopait en casse-cou au grand désespoir de ses clientes et ne tenait aucun compte de leurs réclamations.

—Jamais nous ne continuerons notre route avec un pareil gredin, dit la gouvernante.

—Vieille chouette! hurla le naturel de Pontcharra, très mal embouché.

Le voyage était payé d'avance.

—J'aimerais mieux passer la nuit dans ce fossé, ajouta la jeune fille.

—Peureuses comme des poules mouillées! grogna le conducteur à moitié ivre.

—Si vous continuez, je vous tire les oreilles, dit l'inconnu. Vous êtes un vrai lourdaud.

L'homme de Pontcharra était peut-être un lourdaud, mais il avait des idées tout de même.

Les trois dames et l'inconnu parlementaient à quelques pas de lui.

Il passa derrière la voiture.

Elle avait un appendice de ce côté à peu près pareil aux plates formes sur lesquelles les valets de pied des sénateurs ou des équipages de gala se tiennent debout.

Cette appendice servait à supporter les bagages des voyageurs.

Le gars détacha sournoisement les cordes qui retenaient ces malles et fit basculer le chargement qui se déposa tout seul au bord du chemin.

Et sautant sur son siège:

—Vous ne voulez pas continuer? dit-il.

Sans attendre la réponse, il enleva ses rosses avec ses guides, les tourna du côté de Pontcharra et repartit du train dont il était venu.

L'inconnu était aussi alerte que robuste.

Il aurait pu s'opposer à ce départ.

Pourquoi, au lieu de l'empêcher, vit-il au contraire l'équipage disparaître avec une secrète satisfaction?

Il restait au milieu des trois femmes, qui l'accablaient de protestations.

—Monsieur, combien nous vous sommes reconnaissantes!

—Ce n'est pas la peine, je vous assure!

—Que d'obligation!

—En vérité, je suis confus....

—Si vous saviez comme ce fou nous effrayait!....

—Une brute!

—Quel bonheur de vous avoir rencontré!

La gouvernante, très prolixe, ne tarissait pas. Le jeune homme s'excusait vainement.

—L'affaire n'était pas grave.... Tout autre en eût fait autant!.... Cela ne valait pas un remerciement!

Mais qu'allait-il devenir avec ces trois femmes et les bagages qu'il fallait porter à Allevard.

Car c'était aux bains d'Allevard qu'on se rendait.

La plus jeune, la maîtresse évidemment, le lui dit, après s'être tenue quelque temps sur la réserve, et joignit ses remerciements à ceux de la gouvernante.

—En vérité, monsieur, nous vous devons peut-être la vie!

—Oh! mademoiselle, fit-il modestement, le hasard!

C'était le hasard, en effet, qui mettait pour la première fois ces deux êtres en présence.

Ils semblaient, en vérité, faits l'un pour l'autre, lui, fort, énergique, solidement bâti et un peu farouche, avec un besoin d'attachement qui lui manquait depuis son enfance et un désir de protection pour un être faible qu'il pût défendre et soutenir, elle, délicate et maladive, languissante comme ces plantes souples et flexibles auxquelles il faut un tuteur, un mur, un tronc d'arbre pour s'enlacer.

Ils se regardèrent.

La jeune fille leva timidement les yeux sur cet homme qui devenait pour elle un souvenir ineffaçable et une légère rougeur envahit son visage aux teintes de lis mêlées aux pommettes de lueurs roses, ces lueurs d'un sang pauvre si charmantes parfois, mais si douloureuses au cœur des mères.

Et aussitôt son naturel enjoué reprenant le dessus, ou peut être pour cacher son embarras et sauver la situation:

—Eh bien! dit-elle gaiement, nous voilà dans de jolis draps. Qu'allons-nous devenir?

Il fallait gagner Allevard, qui se trouvait à quatre ou cinq kilomètres.

Ce n'était pas une affaire.

Il allait bien passer des voituriers, une diligence, un char à bœufs, quelque moyen de transport.

Les routes du Dauphiné ne sont pas dans la steppe ou le désert.

Il n'y avait donc qu'à attendre.

C'est ce que dit l'inconnu en faisant mine de prendre congé, par discrétion.

Mais la jeune fille redevenait la Parisienne sans souci, à la parole facile, à laquelle une longue habitude du monde a enlevé le superflu de sa timidité.

—Voyons, dit-elle, vous n'allez pas nous planter là, toutes seules, trois pauvres femmes abandonnées sur un chemin, avec nos malles. Soyez notre sauveur jusqu'au bout.

—Pour sauver quelqu'un, il faut qu'il coure un danger!....

—Sommes-nous, oui ou non, en détresse? Donc, vous devez continuer à nous protéger....

Justement, sur la droite, à quelque distance, il se fit un bruit de roues cahotant sur les cailloux d'un sentier qui descend à travers bois, puis on entendit la voix d'un campagnard qui criait à tue-tête cette chanson bien connue des laboureurs:

Margoton dormait dans un pré....

Heureusement, les paroles se perdirent dans le bruit des cahots et d'un torrent qui roulait à quelques pas de là.

L'inconnu regarda la jeune fille.

Pour peu que ce rustre fût complaisant, c'était lui le sauveur, le vrai!

Il le dit en souriant et ce sourire découvrit les plus belles dents du monde.

Bientôt l'homme et sa charrette débouchèrent à l'entrée d'un petit pont de bois jeté sur le torrent et de là sur la route.

A la vue des trois femmes, du jeune homme et des bagages, il s'arrêta.

—Voulez vous gagner une bonne somme? demanda l'homme au paysan dont le chariot était vide et traîné par deux poneys bas et trapus.

Une aubaine n'est jamais de trop pour un montagnard qui ne récolte guère de pièces de cent sous dans son année.

—Qu'est-ce qu'il y aurait pour votre service?

—Une course jusqu'à Allevard avec les malles de ces dames.

—Ce n'est pas de refus. Combien?

—Ce que vous voudrez.

Le montagnard ouvrit de grands yeux.

—Dix francs.

La jeune fille mit la main à sa poche, qui rendit un son d'or remué, et en tira deux louis qu'elle offrit à l'homme aux poneys.

Pour la moitié, il serait allé jusqu'à Grenoble.

—Et maintenant, dit-elle à l'inconnu, nous ferons route ensemble, si vous voulez. Laissons les autres s'arranger.

—Mais....objecta la gouvernante.

—Ma chère Bernard, vous avez eu trop d'émotions...... Vous monterez avec les colis...... Suzanne nous rejoindra, si elle veut.

Il n'y avait pas à insister.

D'ailleurs, la gouvernante, très indolente, fort amie de ses aises, n'était pas fâchée de l'expédient.

La femme de chambre resta auprès des bagages pour les surveiller.

La jeune fille parlait d'un ton léger, mais où l'on sentait une nuance d'autorité.

Elle entraîna son compagnon de hasard en lui disant brièvement:

—Venez!

Il obéit.

La demoiselle ouvrit son ombrelle pour s'abriter du soleil encore haut à l'horizon et se mit en route.

A cet endroit, le chemin se relevait brusquement en coupant à travers des bois de sapins et de bouleaux accrochés au revers d'un contrefort de Brame Farine.

—La course est longue, observa le jeune homme. Peut être feriez-vous mieux d'attendre qu'une voiture vînt à passer.... Ou même je pourrais aller jusqu'à Allevard et vous envoyer chercher....

—Non, fit-elle vivement. Le pays est si beau.... Et puis, cette aventure me plaît.... J'aurai du plaisir à causer avec vous.... qui nous avez rendu service....

—N'en parlons plus, s'il vous plaît, dit-il avec une pointe d'impatience.

—Soit.... Figurez-vous que je suis bien aise d'être débarrassée de cette Bernard pour un moment.

—Qui ça, Bernard?

—La vieille fille que vous avez vue.

—Votre institutrice?....

—Ah! bien oui....une ancienne femme de charge, une sorte d'économe de la maison, quelque chose comme la housekeeper des Anglais, la house-maid.... comprenez-vous?

—A peu près.

—Vous savez l'Anglais, hein?

—Pas trop bien, un peu....

—Cette Bernard remplace ma mère pendant ce voyage.

—C'est votre porte-respect?

—Précisément. J'avais une institutrice anglaise....naturellement. Elle est partie pour son pays, la pauvre fille, atteinte d'une maladie......

—Laquelle?

—On ne sait pas.... On a parlé d'anémie, de consomption....Moi je crois à un chagrin......

—Bref?

—Figurez-vous qu'elle est morte.

—Cela peut arriver à tout le monde. Elle était jeune?

—Vingt quatre ans.... Très bonne.... très jolie! C'est dommage, n'est ce pas, de mourir à vingt-quatre ans. Pouh!......

Elle prononça cette petite phrase avec une intention qui frappa son compagnon.

—Ce n'est pas pour vous, je suppose, que vous dites ces choses-là!

—Il faut bien que je sois malade, puisque le docteur Chambay....

—Vous dites?....

—....le docteur Chambay, de l'Institut.... Vous en avez entendu parler peut-être?....

—Souvent.... J'étudie la médecine.

—Ah!

—Je suis étudiant.

—De quelle année?

—Troisième.

—C'est très-bien, très-bien; pourtant, ça ne sert pas à grand'chose, la médecine!

—Pourquoi dites-vous ça?

—Dame! Puisque je suis malade et qu'on ne me guérit pas.

—C'est une raison.

—Ainsi vous connaissez le docteur Chambay?

—De réputation.

—Eh bien! le docteur Chambay m'envoie faire une saison, une cure....

—L'air des montagnes vous fortifiera.

—Je n'en sais rien. J'aimerais autant le nôtre.... Paris ou la Bourgogne. Mais je suis très docile. On m'envoie à Allevard.... J'y vais.... Inhaler? J'inhalerai.... ponctuellement, je vous prie de le croire. Prendre des douches? Ça me déplaît horriblement, mais j'en prendrai, bien que je trouve ça parfaitement ridicule. Puisque vous êtes étudiant en médecine, vous devez croire à la Faculté.

—Et vous?

—Moi, pas du tout, du tout....

—Ainsi, reprit le jeune homme en souriant, cette dame Bernard?....

—Une vieille demoiselle. C'est ma gardienne.

—Et l'autre?

—Ma femme de chambre, Suzanne, une excellente nature, bonne comme du pain. Après ma saison, ma cure, on me donnera une nouvelle institutrice, anglaise toujours.... on la cherche....

—C'est difficile à trouver?

—Vous pensez.... les bonnes.... oui.

—Pourquoi votre mère ne vous accompagne-t-elle pas?

—Oh! elle! Elle est bien trop occupée. Et le monde? Et les affaires!

—Elle est dans les affaires.... Quelles affaires?

—Les réceptions, les dîners, les soirées, les visites, les petites intrigues.... politiques ou autres, tout le tralala de Paris.... Voulez-vous que je vous dise?

—Quoi!

—Là, franchement, je suis contente d'en être loin pour un temps. Il m'ennuie, moi, le monde, il m'agace, il m'énerve.... Si on ne me forçait pas, quand je vais être à Allevard, dans une bonne petite chambre bien simple, d'inhaler, de prendre des douches et de boire de l'eau infecte, j'y serais heureuse comme une reine.... avec quelques excursions à droite et à gauche dans les endroits bien sauvages, comme celui-ci par exemple.... C'est ça qui me changerait.

Elle poussa un profond soupir.

—Oh! ce Paris, murmura-t-elle, comme je le hais.

Il se fit un silence.

Pendant dix minutes les deux jeunes gens marchèrent l'un auprès de l'autre en s'examinant à la dérobée.

La jeune fille, colorée par l'animation de la marche, était vraiment ravissante.

On lisait dans ses grands yeux bleu pâle une douceur extrême et dans la manière dont elle aspirait l'air pur et frais un grand désir de vivre et de puiser dans cette contrée vivifiante la santé qu'on l'envoyait y chercher.

L'inconnu se demandait en l'étudiant avec une véritable attraction si cette frêle et délicate créature était vraiment condamnée et si les médecins ne se trompaient pas dans leur sinistre prophétie.

—Et vous? dit-elle, en s'arrêtant, un peu essoufflée, au sommet de la côte d'où un immense horizon se déroulait devant eux, où allez-vous?

—Devant moi.

—Bientôt vous serez docteur?

—Sans doute, mais pour mon agrément et rendre service, si je peux.

—Quel âge avez-vous?

—Vingt-quatre ans.

—Et moi dix-sept. Vous êtes riche?

—Non. Je ne tiens pas à la fortune.... J'ai de quoi vivre selon mes goûts.... très simples.

—Etes-vous heureux d'avoir de telles idées.

—Si nous nous reposions.... Vous devez être lasse.

—Un peu.... c'est vrai.... Je me fatigue aisément....

Elle s'assit sur un bloc de pierre tombé dans un fossé.

Dans le lointain, la petite charrette chargée des malles et des deux femmes s'avançait lentement, conduite par le paysan.

—Nous ne serons plus seuls tout à l'heure, reprit la jeune fille, et, pour se revoir, au moins faut-il savoir son nom! Vous ne me demandez même pas le mien.

—A quoi bon? Je ne suis pas riche, je vous l'ai dit. Que pouvons-nous avoir de commun ensemble?

—Mais....

—Un hasard nous a réunis.... C'est l'affaire d'un instant.

—Vous êtes cruel.... ou fier.

—Ni l'un ni l'autre.

—Bien discret alors! Vous saurez cependant le nom de celle que vous avez sauvée, déclara-t-elle gaiement.

—Je ne vous ai pas sauvée.... Je serais heureux de l'avoir fait.

—On m'appelle Thérèse.... Ce nom vous plaît-il?

—Beaucoup. C'est même un de ceux que je préfère.

—Tant mieux.... Thérèse de Blangy.

Ils étaient assis l'un auprès de l'autre.

L'inconnu blêmit et se leva.

—Vous êtes?....

—Thérèse de Blangy! Qu'y a-t-il là de surprenant?

—La fille du marquis?

—Sans doute.

—Votre père ne portait-il pas un autre nom jadis?

—Oui.... attendez! Valencourt.... François Valencourt. Son titre lui vient de l'héritage de son oncle.

Et presque tendrement, avec une grâce touchante et enfantine, en plongeant ses yeux très doux dans les yeux noirs de son compagnon:

—Et vous, supplia-t-elle, ne me direz-vous pas votre nom?

Il demeura un instant sans répondre.

Il sentait au dedans de lui un bouillonnement de colère. Tous ses ressentiments mal éteints se ranimaient.

Cette colère fut vaincue par le regard presque angélique de mademoiselle de Blangy.

—Mon nom? répondit-il avec une amertume mal déguisée. Il est si obscur que vous ne pourrez pas vous en souvenir.

—Vous vous trompez.

Elle mit la main sur sa poitrine.

—Quelque chose me dit, au contraire, qu'il restera là gravé pour toujours.

—Je m'appelle Philippe.

—Philippe.... comment?

—Philippe tout court.

—C'est impossible.

—Ma mère est morte misérablement. L'autre nom que je porte m'a été donné par charité.... ainsi que le peu de bien que je possède.

Il montra du doigt la petite charrette qui arrivait auprès d'eux.

—Vous n'êtes plus seule.... reprit-il; adieu, mademoiselle.

—Vous nous quittez?

—Il le faut.

—Déjà?

—Je suis attendu.

—Je croyais que vous veniez à Allevard.

—Non, pas maintenant.

—Mais nous nous reverrons.

—Qui peut le dire?

—Je resterai six semaines aux bains, laissez-moi espérer que vous y viendrez....

—Peut-être.

Il affermit son sac sur ses épaules; un sentier se glissait sous une futaie à gauche de la route; il ôta son chapeau.

—Mon chemin est par ici, dit-il.

—Où allez-vous?

Un clocher perçait de son aiguille d'ardoise, surmonté d'un coq doré, une maigre plantation de pins et de taillis épars sur une crête rocheuse couverte de mousses et de bruyères roses.

—Là, répondit-il.

Il salua les dames de la charrette et leur maîtresse.

—Ne me donnerez-vous pas au moins une poignée de main, reprit Thérèse.

—Avec bonheur.

Leurs doigts se touchèrent.

Il sentit un frémissement courir sous la peau de la jeune fille dont le visage se colora d'une violente rougeur.

—Adieu donc, dit-il avec un effort pour s'arracher au charme qui le gagnait.

—Pas adieu, au revoir....

—Adieu, reprit-il avec fermeté.

—Non, vous viendrez!

Elle lui montra à son tour les maisons d'Allevard, à trois kilomètres plus loin, sur les deux rives du torrent qui l'arrose et en fait une des plus fraîches vallées qui se voient dans ces contrées où il y en a tant d'admirables.

—Moi, reprit-elle, j'ai confiance et je vous attendrai.

Il s'inclina sans répondre, s'enfonça résolument dans le sentier, comme s'il eût pris la fuite, et disparut.

Mademoiselle de Blangy demeura interdite, ne sachant que penser de ce départ imprévu.

—Comment s'appelle ce village? demanda-t-elle au conducteur de la charrette en étendant le bras vers le clocher au coq doré.

—Dans les brousses, là-haut?

—Oui....

—C'est le Buisson.

—Il y a une auberge?

—Bien sûr, et une fameuse encore.... La Truite.

—Vous dites?....

—Je dis la Truite.... C'est connu comme le loup blanc.

—On y voit du monde?

—Pas mal.... les petites bourses.... les gens qui sont obligés de regarder à la dépense ou les baigneurs d'Allevard qui vont en partie....

—La Truite.... Le Buisson.... pensa la jeune fille rêveuse. Je le retrouverai!

II.

PHILIPPE ET MADELEINE.

Neuf heures du soir, le même jour. L'ombre était descendue sur le panorama grandiose qu'on découvre de l'auberge de la Truite et qui en est le principal agrément.

Le paysan qui était venu au secours des voyageurs de Pontcharra avec son chariot n'avait cependant pas exagéré les charmes de cette maison hospitalière.

Simple et rustique, l'auberge de la Truite représente, avec plus de fraîcheur, de calme, et moins de poussière, ces guinguettes des environs de Paris, où la jeunesse en liberté va cultiver la friture et le veau rôti, en l'arrosant avec du petit bleu.

La Truite tient aussi de la maison forestière à cause de sa forme de chalet aux balcons de bois découpé et des ombrages qui l'accompagnent.

C'est là que s'était réfugié à l'improviste notre piéton, en s'éloignant à la hâte de mademoiselle de Blangy.

Le nom de la jeune fille avait produit sur lui l'effet d'un stupéfiant.

En la quittant, il ne savait où aller.

A quelques pas de la route, il s'assit sur un tronc d'arbre renversé, loin des regards envieux, sous une voûte de feuillages, au bord d'un ravin.

L'endroit était solitaire et sauvage.

Là, il resta longtemps, la tête entre ses mains, écoutant le roulement de la petite charrette qui se dirigeait vers Allevard et croyant voir encore cette jeune fille qu'il aurait voulu ne jamais rencontrer et dont le nom évoquait en lui de si douloureux souvenirs.

Rien ne troubla ses réflexions.

Dans un retour sur le passé, il revit tout depuis le temps obscur de sa naissance jusqu'au jour où cette bizarre et vulgaire rencontre troublait la tranquillité qu'il s'efforçait de ramener dans son âme ulcérée et malade.

Le bruit de la charrette s'était depuis longtemps éloigné, et il n'entendait plus que les cascades des torrents qui tombent de tous côtés des sommets neigeux dans ce pays comparable aux plus magnifiques cantons de la Savoie ou de la Suisse, quand enfin il se releva.

Au fond, ce hasard qui l'avait mis en présence d'une fille—charmante certes, mais qui devait lui rester étrangère—en quoi pouvait-il bouleverser sa vie?

N'était elle pas toute tracée et n'avait-il pas fait vœu de suivre le plan qu'il s'était imposé?

Etait-il si difficile d'oublier cette entrevue?

Il gravit d'un pas assuré la côte qui monte au Buisson, et lorsqu'il fut au pied de l'église, il s'orienta.

Dans les fonds, Allevard alignait ses toitures et le dessin des jardins qui environnent l'établissement de bains.

Il ne put s'empêcher de se dire.

—C'est là qu'elle est!

Il fit un geste comme pour éloigner cette idée importune et, avisant un prêtre, d'aspect simple et vénérable, qui sortait du cimetière placé à l'ombre du clocher:

—Monsieur le curé, demanda-t-il, l'auberge s'il vous plaît.

—Ici, dans ces arbres.... Vous verrez l'enseigne.

—Merci, monsieur.

L'auberge était là, en effet, avec son enseigne peinte par quelque rapin facétieux en promenade dans l'Isère. Cette enseigne, assez spirituellement tournée, représentait une cuisinière faisant sauter une demi-douzaine de truites dans une poêle.

Une servante, à peu près pareille à celle du chalet de Pontcharra, se tenait sur le seuil.

Le touriste n'eut pas la peine de réclamer ses services.

Elle s'avança et les lui offrit.

—Monsieur veut une chambre?

Si mélancolique qu'il puisse être, il est rare qu'un visage ne s'épanouisse pas à la vue d'une fille accorte, jeune et fraîche.

La bonne de la Truite crevait de santé et de belle humeur.

—Oui, répondit le jeune homme, qui se dérida aussitôt.

—Pour quelques jours?

—Je ne sais pas.... Ça dépendra.... Si je me trouve bien....

—Oh! n'en doutez pas. La maison est connue.

—On peut dîner?

—Dans un instant.

—A merveille.

Le voyageur entra.

Une admirable propreté, une propreté hollandaise, le véritable luxe des campagnes, régnait dans la cuisine, où des femmes d'un certain âge étaient en train d'imiter la cuisinière de l'enseigne et de rouler des truites dans la farine.

Elles saluèrent le client avec politesse, tandis que la servante, décrochant une clef à une sorte de tableau qui en contenait une collection, lui disait:

—Suivez-moi, monsieur!

Deux minutes plus tard, il entrait en possession d'une chambre située au dernier étage avec une large fenêtre dans une sorte d'attique pourvue d'un balcon de bois.

—C'est la meilleure de la maison, affirma la bonne. Si monsieur veut être plus bas, il n'a qu'à parler.

Elle ajouta en montrant deux rangées de belles dents:

—Vous serez très bien ici, mais très bien! Et j'aurai soin de vous. Vous êtes seul?

—Comme vous voyez!

—A votre âge, vous voyagez sans compagnie?

—Que voulez-vous!

La bonne était familière de sa nature. Elle s'apprivoisait tout de suite et mangeait, comme on dit, aisément dans la main.

—Pas de parents?

—Non.... Ah! si, une sœur!

—Mariée peut-être.

—Non.... pas plus que moi.

—Jeune?

—Oui.

—Et jolie bien sûr, si elle vous ressemble?

—C'est vrai, dit le jeune homme, rêveur. Plus belle que tout!

—Pourquoi ne l'amenez-vous pas avec vous?

—Pourquoi? Je le voudrais, mais elle voyage de son côté....

—Ah!.... bien loin?

—Très loin?

—Très loin.... en Angleterre.... en Amérique.... au diable.

—Comment s'appelle-t-elle?

—Madeleine.... Il y a du monde à l'auberge.

—Une demi-douzaine de clients...... Mais on vient beaucoup d'Allevard.... le matin.... pour déjeuner.... Vous verrez.... Vous ne vous ennuierez pas..... D'ici la vue est superbe.

—C'est vrai.

—Vous avez de l'eau.... du linge.... tout ce qu'il faut.

—Merci.

—Si vous avez besoin.... appelez-moi par la fenêtre.... J'entendrai bien.... Je me nomme Marie-Louise....

—Un joli nom!

—Pas trop.... mais on prend ce qu'on vous donne, n'est-ce pas?.... Ah! vous savez.... on dîne à six heures et demie.... Vous n'avez que le temps de votre toilette.

—Ce ne sera pas long.

Elle sortit non sans jeter—toujours comme la servante de Pontcharra—un regard en coulisse à ce beau peloton qui avait l'air si simple et si distingué en même temps.

La servante de la Truite, qui s'appelait Marie-Louise tout comme une impératrice, ne manquait pas de goût.

L'étranger, resté seul, examina ce logis qui devait être à lui quelques heures ou quelques jours, selon ce que sa fantaisie lui conseillerait et un sourire de satisfaction lui vint aux lèvres.

Certes, rien n'était riche autour de lui, mais tout sentait bon, la lavande, la résine, ces parfums des champs et des forêts.

Les murs et les plafonds étaient lambrissés de sapin.

Le lit enfoncé dans une alcôve, la toilette de même bois, les chaises de paille avec une petite table en composaient l'ameublement exécuté par un menuisier de village, et partout on y sentait à l'aise et dans une paix profonde, à peu près comme dans une cellule de chartreuse.

Des clochettes tintaient au cou des vaches à lait pâturant dans un clos voisin.

Par la fenêtre ouverte, on voyait une suite de pacages mêlés de bois et de bruyères qui s'abaissaient brusquement, presque à pic, comme les parois d'un abîme.

Et tout était d'un vert sombre dans la lumière du soir, les feuillages des arbres, l'herbe des pâtis, et jusqu'aux têtes de pierres moussues qui sortaient de partout, comme des crânes de géants pétrifiés et ensevelis dans un cataclysme.

Un véritable bien-être envahit l'âme du jeune homme. Ce fut comme ce sentiment de fraîcheur qu'éprouve à l'entrée d'une oasis le voyageur perdu dans un désert de sable.

—Trouverais-je donc le repos ici? pensa-t-il.

Il ouvrit son sac.

Il ne contenait que quelques objets de toilette, deux chemises de flanelle très fine, du papier, des plumes et une photographie, qu'il plaça sur la cheminée, après l'avoir effleurée de ses lèvres.

—Pauvre Madeleine, où es-tu? lui dit-il, comme si elle avait pu l'entendre.

Il rangea ses objets familiers sur la petite table, accrocha ses vêtements de rechange aux patères d'une grande armoire et prit possession de son domicile, en homme qui se propose d'y séjourner quelque temps.

Quand il descendit à la salle à manger, une petite cloche placée au bout de la maison sonnait à toute volée.

L'hôtesse l'accueillit avec un murmure d'admiration.

Et, en vérité, toute autre femme en eût fait autant à sa place; et si quelqu'un des voyageurs de l'auberge avait connu Philippe Valencourt, le neveu du marquis de Blangy, une vingtaine d'années plus tôt, et Joson Kerhoët, par exemple, le fidèle Breton, s'était trouvé là, lui qui gardait au fond du cœur le souvenir de son maître et son image gravée dans les yeux, ils auraient été frappés d'une étonnante ressemblance.

Mais Joson Kerhoët n'était pas là.

Joson Kerhoët était à Paris, dans l'hôtel de Blangy qu'il n'avait jamais quitté depuis les événements que l'on connaît.

Joson était depuis longtemps monté au grade de valet de chambre de François Valencourt, devenu marquis de Blangy Cussey, comme son oncle.

Joson avait perdu la trace de Madeleine Stéfani et de ses enfants.

En attendait-il le retour? Peut-être. Mais par moments, malgré sa foi robuste en la Providence, sa foi de Breton crédule et obstiné, il désespérait.

Quoi qu'il en soit, il était entré aussi avant dans la confiance de son maître qu'un homme pouvait pénétrer dans cette âme faite de défiance, de ruses et de soupçons.

Que de fois s'il avait pu retrouver son ancien maître sous les traits de cet autre lui-même en qui il revivait!

Mais il ne le connaissait même pas, pas plus que ce voyageur ne se connaissait lui-même.

Et pourtant, c'était bien lui, Philippe, le fils de Madeleine Stéfani et de son amant, le fils d'adoption, l'héritier de Vincent Arbaud, le pupille de Bourzille, ce brave cœur, cette perle des greffiers de province.

Pourquoi jeune, pourquoi riche, indépendant du moins vigoureux, plein de santé, portait-il sur ses traits ce stigmate de tristesse, de découragement et cette ombre de misanthropie qui ne le quittaient jamais?

Il entra dans la cuisine, une vaste pièce aux casseroles brillantes comme de l'or, aux murs clairs, aux odeurs de bonnes sauces.

L'auberge justifiait sa renommée et son enseigne.

Un tas de petites truites longues comme des harengs attendaient les convives.

Huit à dix couverts étaient mis sur une table d'une blancheur appétissante dans la salle voisine lambrissée de sapin verni comme le reste de la maison, et déjà les hôtes y prenaient place.

—Passez, monsieur, dit la bonne en lui montrant son couvert réservé au bon endroit.

Marie-Louise avait évidemment un faible pour le nouveau venu.

A neuf heures, après un excellent dîner et une promenade aux environs, il remonta à sa chambrette, s'installa devant sa petite table, prit une plume et du papier et écrivit ce qui suit:

"Ma pauvre Madeleine,

"Depuis trois ans et demi, c'est-à-dire depuis notre séparation, je suis sans force et sans courage.

"Je t'ai écrit bien souvent et je ne sais même pas si mes lettres te parviennent.

"Jamais de réponse.

"Deux mots seulement chaque année pour me dire: Ne sois pas inquiet. Je suis en bonne santé et je t'aime!

"Tu ne peux pas comprendre à quel point ton silence me pèse et de quel chagrin profond je suis atteint en pensant que désormais peut-être nous ne nous verrons plus.

"Pourquoi tant de colère? Pourquoi de si longs ressentiments? Pourquoi nourrir en toi ces sombres idées, ces désirs de vengeance qui ne peuvent qu'empoisonner ton âme? Pourquoi enfin t'imposer une tâche au-dessus de tes forces?

"Ecoute!

"Je veux faire sur ton esprit un dernier effort, t'adresser une suprême prière!

"Tu ne doutes pas de mon affection. Elle est entière, complète, aussi profonde que puisse être une amitié de frère pour une sœur passionnément aimée!

"Nous avons passé côte à côte, dans une intimité qu'aucune querelle n'est venue altérer, toutes les années de notre jeunesse.

"Je sais de quels soins tu m'as comblé, toi, ma grande sœur, me servant de mère et remplaçant près de moi celle qui te ressemblait et dont l'image, vague et pourtant charmante, présente à ma pensée et penchée sur mon sommeil, ne s'est jamais effacée de ma mémoire.

"Orphelins, seuls tous deux, à qui donc nous attacherions-nous, si nos cœurs n'étaient liés l'un à l'autre par une chaîne impossible à briser?

"Va! rien ne saurait altérer mon attachement pour toi.

"Ma chère et bien-aimée Madeleine, une fatalité pèse sur nous, mais ne pouvons-nous donc y échapper?

"Crois-moi! J'ai pour ma mère tout le respect que j'aurais pour la plus sainte des femmes!

"Elle fut notre mère, c'est tout dire.

"Nul souvenir ne m'est plus précieux, nulle mémoire ne m'est plus sacrée!

"Mais quelle que soit l'injure qui lui ait été faite, quelque tort qu'on nous ait causé, quelque crime que l'on ait contre notre père, contre elle et contre nous, je ne me sens pas fait pour la haine, encore moins pour la vengeance! Je veux chercher l'oubli et j'espère le trouver. Je tâcherai de faire le bien autour de moi et c'est la plus sainte des consolations. C'est dans ce but que j'ai choisi la médecine non pour en tirer parti dans mon intérêt mais pour soulager et consoler les autres.

"Aussi, quel que soit le cri échappé à notre pauvre mère, dans une heure de douleur et de ressentiment, je me contente d'envelopper de mon mépris ceux qui nous ont dépouillés sans pitié en nous volant jusqu'à notre nom.

"Que leur conscience les juge et que son arrêt soit leur châtiment!

"Sans doute, quand tu m'as donné cette terrible histoire, quand nous avons parcouru ensemble ces lignes arrosées des larmes de notre mère, j'ai frémi en pensant aux souffrances dont elle a été accablée et qui l'ont conduite à cette fin sinistre que je ne saurais me rappeler sans un frisson de colère et d'horreur.

"Mais que veux-tu?

"Le temps a passé sur ces misères lointaines.

"La tombe des victimes, pieusement entretenue, est couverte de gazon et de fleurs. Je l'ai vue il y a quelques jours et je m'y suis agenouillé.

"Et puis je me demande si nous avons le droit de châtier nous même ceux qui nous ont écrasés et de répondre à de tels crimes par des crimes aussi odieux que les leurs.

"C'est dans l'exaspération de ses chagrins, dans son désespoir de nous voir dépouillés et réduits à vivre de la pitié des autres que notre mère en terminant son récit s'est écriée: Vengez-vous! Quand vous serez grands, frappez à votre tour impitoyablement ceux qui vous ont accablés, volés, chassés! Rendez coup pour coup, injure pour injure!

"C'est dans son délire, dans son affolement, qu'elle nous a légué cette haine dont son cœur était plein!

"Pauvre mère!

"Elle redoutait tout de l'avenir pour ceux qu'elle abandonnait faibles et sans ressources!

"L'avenir nous a été clément.

"Grâce à la générosité de celui qui nous a donné son nom et qui s'est fait tuer, lui aussi, de désespoir d'avoir perdu celle qu'il aimait d'un amour si profond et si dévoué, notre jeunesse s'est écoulée dans une sorte de sérénité que la sinistre révélation a seule troublée.

"Nous avons eu le calme après la tempête.

"L'amitié d'un honnête homme, de notre tuteur, de cet excellent Bourzille, nous a suivis pas à pas, dirigés, soutenus.

La lettre de Philippe se terminait ainsi:

"Sans doute, nous ne sommes pas riches, si nous comparons notre modeste situation aux biens immenses des Blangy, mais nous sommes, du moins, libres et assurés des misères de l'existence.

"Bourzille a si habilement géré nos biens pendant notre minorité, qu'il nous a réalisé des économies énormes que de fructueux placements ont quadruplés.

"Nous pouvons vivre simplement, mais selon nos goûts en châtelains de province et, pense donc, mon adorée Madeleine, combien la vie est courte!

"Unis l'un et l'autre, si nous voulons nous contenter de cette médiocrité dorée, que nous manquera-t-il?

"Laisse notre mère en paix reposer dans sa tombe. Ne troublons pas son ombre en exécutant ses ordres! Vénérons sa chère mémoire! Restons sans reproche! Que notre conscience n'ait rien qui la trouble!

"Je sais que tu penses autrement.

"Jusque-là je n'ai pu te convaincre!

"Tu veux obéir à ces ordres d'une mère exaspérée par tant de chagrins. Tu ne me pardonnes pas ma résistance à tes désirs. Le sang corse de notre grand'père Stéfani bouillonne dans tes veines.

"Mais réfléchis!

"Que pouvons-nous contre des gens qui possèdent une fortune considérable et que leur situation rend à peu près invulnérables pour nous!

"Tu as vingt-six ans, tu es intelligente et belle, oh oui! belle comme l'était notre mère; mais tu es faible comme toutes les femmes, tu es seule, perdue dans l'immensité de la foule! Ta fierté t'interdit de t'abaisser à des actes odieux et criminels!

"Que feras-tu?

"A quoi bon courir après des déceptions et des défaites!

"Ton avenir serait si beau, si tu voulais!

"Autour de toi que d'amour, que d'amitiés, que de chagrins de ton absence, que de regrets qui ne s'éteignent pas.

"Je t'en prie à genoux. Renonce à de vains projets qui ne peuvent que consommer ton malheur et le mien.

"Tu m'écouteras, j'en suis certain! La raison triomphera de ces idées qu'hélas! je comprends trop mais contre lesquelles je me débats moi-même avec la volonté de les chasser et d'en triompher.

"Laisse-toi fléchir et songe que tu es ce que j'ai de plus cher au monde et que pour toi je donnerais sans regret jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

"Je t'écris d'une auberge de village où je voudrais t'avoir avec moi.

"Tu ne saurais imaginer le calme dont on y jouit. Là, tu oublierais tes rancunes et tu te sentirais plongée dans un bien-être salutaire.

"C'est comme un repos complet et une retraite où les bruits du monde n'arrivent pas.

"Cela s'appelle l'auberge de la Truite, ce qui t'indique tout d'abord qu'on est au bord de torrents où l'excellent poisson ne manque pas.

"Le village se nomme le Buisson.

"C'est à quatre kilomètres environ d'Allevard.

"Comment j'y suis venu par hasard, j'ose à peine te le raconter.

"Je le dois cependant.

"Après avoir fait mes vingt-huit jours au commencement de juin, ce qui, par parenthèse, me contrariait à cause de mes examens de fin d'année, je suis allé passer quelques jours auprès de nos amis de Pouguy.

"J'ai revu là tous ceux que tu connais et qui te regrettent tant, Bourzille, ce second père pour nous, qui soigne nos intérêts avec tant de sollicitude et de désintéressement; le juge de paix, le percepteur, le curé, tous enfin, la vieille Marion très cassée depuis ton départ—elle a au moins soixante-dix ans de Noël dernier—et les autres, Monique qui n'en peut plus et Calorgue, le berger, qui est vieux comme le monde.

"Tous ces gens-là nous sont dévoués, ma chère Madeleine, et te regrettent amèrement.

"Bourzille doit être au courant de tes projets et recevoir tes confidences, car parfois en me parlant de toi il prend des airs mystérieux en essayant de me rassurer.

"—Elle reviendra bientôt, me disait-il. Ne te décourage pas. Attends. Laisse-la faire. Elle a l'âge de raison!

"Au Joncuray, je pensais trop à toi. Ton souvenir est là partout. J'avais besoin de me distraire.

"Je suis parti en touriste, le sac au dos, un bâton à la main, avec un billet de mille francs dans ma poche.

"Tu sais que je ne suis pas dépensier.

"Ce n'est pas moi qui ferai jamais des bassesses pour de l'argent.

"Ah! grand Dieu, non!

"Ceux qui ont l'aisance sont aussi riches que les millionnaires quand ils savent se borner et que l'ambition ne les tracasse pas.

"Où aller?

"Le pays m'était à peu près indifférent.

"J'ai pris le chemin de fer jusqu'à Chambéry et, de là, comme un troupier qui fait chaque jour son étape, j'ai voyagé au gré de ma fantaisie, m'arrêtant çà et là, restant un jour dans une auberge et quelques heures seulement dans une autre.

"Je suis, je m'en flatte, un solide marcheur.

"Une dizaine de lieues ne m'étonnent pas et j'ai le corps fait à la vie de soldat.

"Je suis d'abord allé jusqu'à Aix-les-Bains.

"La saison commençait.

"Les touristes affluaient. J'ai horreur des foules. Malgré le lac du Bourget et les mille attractions de ce pays enchanté, j'ai rebroussé chemin et je suis revenu, en flânant, par les montagnes et les vallées jusqu'à mon point de départ.

"Bé! j'ai repris le train un matin avec l'intention d'aller du côté de la Grande-Chartreuse.

"Les couvents m'attirent.

"Il me semble qu'on y vit tranquille, séparé de ce monde que le testament de notre mère m'a fait prendre en aversion et qui ne m'inspire qu'un dégoût mêlé de compassion.

"A Pontcharra, un petit bourg très pittoresquement campé sur les deux rives d'une de ces rivières qui roulent leurs eaux claires à toute vitesse, je suis descendu en même temps que trois dames qui voyageaient en première et dont la plus jeune, d'une santé faible et fragile, était d'une élégance extrême.

"Deux heures plus tard je cheminais tout seul sur la route d'Allevard—tu sais Allevard-les-Bains, une de ces stations où on expédie les malades dont les médecins ne savent que faire—lorsqu'une voiture de louage, est venue à passer.

"C'étaient mes trois dames de Pontcharra qu'un stupide et grossier conducteur menait à toute vitesse au risque de leur rompre le cou.

"Les dames essayaient vainement de l'arrêter. Je pense que cette brute était ivre aux trois quarts.

"Je leur ai rendu le service après lequel elles soupiraient.

"J'ai mis la main à la bride d'une des rosses, ce qui n'était pas difficile, et grâce à moi la guimbarde s'est échouée mollement sur un talus gazonné.

"Reconnaissance de la part des dames, exagérée, je dois le dire: renvoi du cocher et de son équipage et nous voilà sur la route, voyageant de conserve, la jeune demoiselle, une malade qu'on conduisait à Allevard, et moi.

"Les deux dames de sa suite, sa gouvernante et une femme de chambre, étaient montées dans une charrette de paysan qui s'est trouvée là fort à propos.

"Je n'ai pu causer amicalement une demi-heure avec cette jeune fille.

"Elle est très douce et vraiment simple et bonne, charmante avec ses grands yeux bleu pâle, ses beaux cheveux pâles aussi, moins magnifiques que les tiens, et sa jolie figure aux traits fins, fatigués par la souffrance peut-être et le mal qui la mine et dont elle parle avec une tristesse résignée et une grâce malicieuse.

"Pourquoi te le cacher?

"En marchant auprès d'elle je ne pouvais m'empêcher de la plaindre et aussi de l'admirer.

"Elle m'a conté son existence à grands traits. J'ai compris d'abord qu'elle appartient à une famille riche. Elle a seize ans et demi; ses parents très occupés d'affaires et de fêtes, l'abandonnent à elle-même. En ce moment, on l'envoie aux eaux pour reprendre un peu de force et respirer l'air des montagnes. A son retour, on lui donnera une nouvelle institutrice, qu'on cherche en ce moment. La sienne, une Anglaise, vient de mourir dans son pays.

"J'ai su tous ces détails en quelques mots et enfin elle m'a dit avec une grâce charmante:

"—Vous à qui je dois tout, ne voulez-vous pas connaître mon nom pour vous en souvenir et penser quelquefois à moi?

"Et aussitôt—juge de ma surprise—elle a ajouté:

"—Je m'appelle Thérèse de Blangy.

"Quelle rencontre!....J'ai été frappé de stupeur.

"—Et vous, me demanda-t-elle, comment vous appelez-vous?

"—Philippe.

"—Pas d'autre nom?

"J'ai répliqué durement:

"—A quoi bon vous le dire? Nos destinées n'ont rien de commun. Le hasard nous a réunis un instant; sans doute nous ne nous reverrons jamais. Adieu!

"Et au lieu de continuer vers Allevard, je me suis jeté dans le premier sentier qui quittait la route où je la laissai aussi stupéfaite que je l'étais moi-même.

"Ce sentier m'a conduit à l'auberge du village d'où je t'écris, ma bien-aimée Madeleine.

"Je t'en supplie, plus de haine! Cherchons ensemble une retraite où nous puissions oublier le mal qu'on nous a fait.

"La vie est brève et le premier des biens est une conscience pure qu'aucun remords ne tourmente.

"A bientôt laisse moi l'espérer!

"Crois que je n'aime que toi, et reçois les baisers que je t'envoie et que je voudrais te donner en réalité.

"Quand le pourrai-je?

"Ton frère,

"PHILIPPE."

III

EN RADE DU HAVRE.

Le surlendemain, vers quatre heures du soir, le transatlantique la *Bretagne*, retour de New York, arrivait en rade du Havre.

Tout le monde connaît ces colosses de la mer, ces Léviathans modernes dont la puissante hélice, pareille à la queue d'un squale géant, bat les flots et pousse le monstre en avant avec une vitesse que les Colomb des siècles anciens n'ont pas rêvée.

La *Bretagne* stationnait en rade en attendant les formalités officielles, la visite de la Santé, les pilotes et le reste.

Accoudés aux balustrades, les passagers saluaient, le cœur léger, leur délivrance prochaine après une captivité de huit jours entre le ciel et l'eau.

Parmi eux on aurait pu remarquer une grande jeune fille, plutôt une femme, blonde, élégante, taillée en statue irréprochable, qui regardait d'un œil perdu dans la vague le contour brumeux des côtes, Trouville avec ses baigneurs errant sur les planches du Casino, Honfleur plus sombre, enfoncé dans son estuaire empoisonné par les immondices de Paris, et de l'autre côté, Sainte Adresse, la Hève et ses phares et enfin le Havre avec la ligne de ses quais, les hautes maisons groupées autour des bassins et la jetée qui s'avance comme un bras tendu vers les voyageurs qu'il accueille ou les amis qui reviennent.

Cette jeune fille penchée sur la rampe du pont se redressa en se retournant à demi.

Une grosse main, aussi épaisse que large, venait de toucher son épaule, tandis qu'une voix pleine, sonore, sortant d'une vaste poitrine lui disait en anglais, cette langue parlée dans toutes les parties du monde, ce qui est l'honneur de nos voisins et résume leur génie voyageur:

—Eh bien! miss Arbaud, nous allons donc nous séparer?

—Hélas! fit-elle en levant à demi ses bras gantés jusqu'au coude sur les manches plates d'une robe grise collée à sa taille et dessinant des hanches admirablement formées.

Le passager fit claquer ses lèvres aussi épaisses que vermeilles et un véritable grondement s'en échappa.

—Hom! hom!

C'était un grand et fort gaillard d'une quarantaine d'années.

Son embonpoint indiquait un ordinaire des plus confortables de même que sa physionomie ouverte et volontaire, sa mise cossue et sans gêne, et la décision de ses allures indiquaient un portefeuille abondamment garni.

Il agita sa main gauche à l'annulaire de laquelle brillait un diamant énorme, frotta, d'un air de contrariété, la barbe carrément coupée qu'il avait au menton et touchant délicatement de son autre main le gant de la jeune fille:

—Vous allez à Paris? dit-il.

—Oui.

—M'accorderez-vous la faveur de faire route avec moi?

—Si vous le désirez, monsieur Smith.

—Regardez moi bien, miss Arbaud.

—Je vous regarde, monsieur Smith.

—Que voyez-vous?

—Je vois un compagnon de voyage qui s'est montré pour moi d'une grâce charmante, d'une complaisance extrême et qui m'a rendu cette traversée courte comme une simple promenade.

—Est-ce tout, miss Arbaud?

—C'est tout, monsieur Smith.

Il poussa de nouveau un grognement mais plus accentué:

—Hou! hou!

Et frappant sur la balustrade un coup de poing à faire reculer un buffle:

—Vous voulez me forcer à tout dire!

—Mais....

—Tant pis. Vous voyez devant vous un amoureux, miss Arbaud.

—Un amoureux!

—Un amoureux fou, incandescent.

—Oh! monsieur Smith.

La jeune fille souriait en répondant à son voisin avec l'anglais le plus pur qui se parle de Londres à Brighton.

Mais il était facile de remarquer dans son sourire une sorte de contrainte, d'énervement, de fatigue.

—Un amoureux capable de tout, désespéré, reprit l'Américain avec énergie, puisque nous allons nous quitter sans que j'aie pu obtenir de vous une bonne parole....

—Mais nous ne nous quittons pas encore, monsieur Smith!

—Quelques heures à peine nous restent. A minuit, nous serons à Paris et adieu! Jamais peut-être nous ne nous reverrons.

—C'est probable, monsieur Smith.

La conversation fut coupée là.

La *Bretagne* fit entendre un mugissement formidable et se remit en route.

Le Yankee cessa de parler, tandis que la jeune fille fixait de ses yeux profonds cette terre de France qu'elle ne revoyait pas sans une double émotion, celle qu'on éprouve toujours en reposant le pied sur le sol de la patrie, et une autre, plus vibrante encore, mêlée de crainte, en songeant à la tâche qu'elle s'était imposée et qu'elle venait exécuter au péril de sa vie.

Une demi heure après, elle était assise dans l'express qui filait vers Paris.

Aucune main amie n'était tendue vers elle à son débarquement; aucun mouchoir ne s'était agité à son approche.

En face d'elle, leurs genoux se touchant presque, l'Américain avait pris place et la dévorait de ses gros yeux roux, à fleur de tête, pleins de cette ardeur dont il parlait sur le pont de la *Bretagne*, mais remplis aussi d'une sorte de dévouement de chien fidèle et d'un respect pour cet être qu'il voulait avoir le droit d'aimer et d'emporter avec lui au prix de n'importe quel sacrifice.

—Vous avez dit tout à l'heure: c'est probable! reprit-il, en pensant que nous ne nous reverrions plus.

—Je l'ai dit, monsieur Smith.

—Eh bien! vous vous trompiez.

—Pourquoi, monsieur Smith?

—Parce qu'il est probable, au contraire, que nous nous retrouverons, et souvent, et longtemps, miss Arbaud.

—Comment cela se ferait-il?

—Comment? Parce que lorsque je me suis mis un projet en tête, je n'y renonce pas facilement.

—Vous avez de la persévérance, monsieur Smith, fit-elle en essayant de railler.

—Si j'en ai! C'est-à-dire que je suis têtu comme dix mulets du Poitou, dont mon grand'père était originaire.

—Ah! vous êtes?

—Le descendant d'un des compagnons de Lafayette. Seulement, le marquis est revenu en France, tandis que mon grand-père est resté là-bas. Il se nommait Bertrand et, à vrai dire, je crois qu'il était le domestique d'un des amis du général. Sa fille a épousé un certain Smith, et les domestiques sont devenus maîtres à leur tour. Aujourd'hui, si je voulais, j'achèterais la moitié du département d'où mon grand-père est parti.

—Je le sais, monsieur Smith.

—Revenons à mon projet, miss Arbaud. Depuis dix à douze ans, je suis à la recherche d'une femme.... mais comme je suis très difficile....

—Vous ne l'avez pas trouvée?....

—Si.

—Quand?

—Le jour où j'ai mis le pied sur la *Bretagne*.

—A votre dernier voyage? dit malicieusement la jeune fille.

—Ne plaisantez pas, miss Arbaud, à mon dernier voyage, celui que j'achève en ce moment. Jusque-là, je n'avais pas rencontré ce que je désirais, c'est-à-dire une compagne forte, gracieuse, d'un beau sang, intelligente et capable d'abréger les longues soirées d'hiver de nos solitudes de la campagne, car je ne suis pas un citadin, moi, miss Arbaud.

—Je le sais, monsieur Smith, dit encore la jeune fille.

—Je déteste ces grandes cohues des villes, ces tumultes de gens qui se ruent les uns contre les autres pour se disputer des dollars comme les polissons des dragées aux baptêmes. Ce qu'il me faut, c'est une compagnie qui me remplace tout ce monde et m'ôte l'envie de l'aller voir. Quand je vous ai vue, je me suis dit: Pas besoin de chercher davantage. J'ai trouvé. Alors, pendant ce voyage que j'aurais voulu pousser jusqu'en Chine pour ne pas vous quitter, je vous ai étudiée à fond. Je vous connais des pieds à la tête. La nature vous a faite comme une divinité. Voilà pour le physique. Au moral, vous êtes énergique, sérieuse, droite, avec une nuance de tristesse due peut-être.... me permettez vous d'être franc jusqu'au bout, miss Arbaud?

—Je vous en prie, monsieur Smith.

—A l'incertitude de l'avenir.

—Je ne comprends pas....

—C'est-à-dire à la médiocrité d'une situation indigne de vous.

La jeune fille secoua la tête.

—Non, monsieur, déclara-t-elle. Certes, je suis loin d'être riche, mais je n'ai pas de grandes ambitions.

—Alors qu'allez-vous donc faire en Amérique?

—Je veux bien vous l'apprendre, parce que moi aussi, je vous ai jugé, monsieur Smith, et vous m'avez inspiré une grande sympathie.

—Oh! miss Arbaud! fit l'Américain enthousiasmé.

—Pourquoi ne vous le dirais-je pas? J'allais voir, étudier, chercher des armes peut-être!

—Des armes, miss Arbaud! Et contre qui?

—Contre des ennemis que j'ai.

—Vous?

—Moi.

—Mais quelles armes?

—Il en est de plus d'une sorte. Depuis que j'ai quitté la France, il y a trois ans de cela, j'ai passé huit mois en Angleterre, d'abord dans un pensionnat de jeunes filles, ensuite comme caissière chez un chimiste, c'est-à-dire ce que nous appelons en France un pharmacien. Après je suis partie pour New York, Boston, San Francisco et les Guyanes.... Là j'ai appris bien des choses....

—Vous revenez satisfaite?

—A peu près.

—Ces ennemis, qui sont-ils?

—Très puissants, très riches, très honorés.... bien qu'ils ne méritent pas de l'être.

—Et vous espérez en triompher?

—Je l'espère, M. Smith.

—Vous seule, miss Arbaud?

—Moi seule.

—Une femme si jeune?

—J'ai vingt-six ans, mais je suis vieille comme à cinquante, si les années de chagrins comptent double.

—A mon tour, je vous dirai: Je ne comprends pas.

—N'essayez pas, monsieur Smith, ce serait inutile. Mon histoire est si étrange que vous douteriez peut-être de ma sincérité. J'ai mon chemin tracé. Rien ne m'en détournera.... Il s'agit d'une vendetta. Ma mère avait du sang corse dans les veines. Voilà tout ce que je puis vous dire.... Le jour où elle sera accomplie, je redeviendrai libre. Si je vous parle ainsi, c'est que vous êtes étranger, que notre rencontre est due au hasard et que sans doute, non seulement vous n'entendrez jamais prononcer mon nom mais que des milliers de lieues seront entre nous.

—Eh bien! non, mille fois non, s'écria l'Américain. J'ai attendu des années pour trouver la femme de mes rêves, j'attendrai bien encore. N'essayez pas de m'en empêcher. Je suis très obstiné, miss Arbaud. Quel temps me demandez-vous pour cette entreprise mystérieuse?

—Je ne sais.... D'ailleurs j'y succomberai sans doute.

—Quel temps? répéta-t-il sans s'arrêter à cette objection.

—Que sais-je? Mais.... six mois.... un an.... deux ans!

—Soit. Voici donc ce que je vous dis: Je m'appelle Adam Smith. Je suis à l'aise. Ma fortune peut être évaluée à un revenu de deux cent mille dollars... au bas mot. J'habite à trois heures de Boston une propriété d'une certaine étendue, Smith-house. Vous vous en souviendrez, n'est-ce pas? Je ne vous demande pas votre secret, mais à quelque moment que vous ayez besoin de moi, sur un signe de vous je viendrai. Du reste, je ne serai sans doute pas loin. Je ne veux savoir ni d'où vous venez, ni où vous allez, ni ce que vous êtes. J'aurais fait de vous ma femme avec plaisir.... Je crois même que d'ici à longtemps, je ne pourrai penser à aucune autre. Je connais votre nom: Madeleine Arbaud. C'est assez. Soyez tranquille, je ne l'oublierai pas.

Il se fit un silence.

—Si vous changez d'avis, reprit l'Américain avec effort, vous n'avez qu'à courir au télégraphe: Adam Smith, Smith-house, par Boston. Quoi que vous décidiez, les huit jours que je viens de passer auprès de vous ne s'effaceront jamais de ma mémoire.... Ce sont les plus heureux de ma vie.

Il fixait le visage de la jeune fille.

Il vit une larme rouler entre les longs cils presque bruns qui adoucissaient l'éclat humide de ses yeux. Cette larme, il ne devait, en effet, jamais l'oublier.

Madeleine Arbaud pensait que, née pour l'amour, elle était vouée à la haine; que partout sur ses pas, en Angleterre comme en Bourgogne, en Amérique ou sur le bateau qui la ramenait en France, elle excitait autour d'elle des sympathies, presque des passions, et qu'une œuvre de justice s'imposait à son esprit et la dominait comme l'idée fixe du fou paralyse son cerveau et en absorbe les facultés.

Elle n'aimait peut-être pas cet étranger: mais ses formes brutales à la fois et généreuses la touchaient. Ce qu'il lui proposait, c'était l'éloignement du passé, l'Océan entre elle et ceux dont elle avait à se venger, un triste mot qui eût paru doublement odieux dans l